

New Europe College Regional Program Yearbook 2005-2006



IRINA GENOVA
AZRA HROMADŽIĆ
CHRISTINA JORDANOVA
ALP YÜCEL KAYA
NADEJDA MILADINOVA
ELENA OTEANU
VASSILIS PETSINIS
BLAŽ ŠEME
AGLIKA STEFANOVA

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College

ISSN 1584-0298

New Europe College

Str. Plantelor 21

023971 Bucharest

Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro

tel. (+40-21) 327.00.35; fax (+40-21) 327.07.74



AGLIKA STEFANOVA

Née en 1972, à Sofia, Bulgarie

PhD (2001), Institut de Sciences des Arts près de l'Académie Bulgare
des Sciences

Thèse : Le mélodrame vu par la théorie

Attachée de recherche, Institut de Sciences des Arts près de
l'Académie bulgare des Sciences, section « Histoire et théorie du théâtre »
Dramaturge (bureau littéraire) au Théâtre Dramatique « Stoyan Batchvarov » -
Varna

Maître de conférence à l'Université Nouvelle de la Bulgarie

Bourse du Gouvernement français (1998) – DEA, Sciences du langage,
EHESS-Paris

Bourse *Erasmus* (2000), Université de Barcelone, Anthropologie sociale

Participation à des colloques et conférences en Slovénie, République tchèque,
Québec, France, Portugal, Roumanie, Brésil

Articles, études et contributions à des volumes collectifs dans le domaine d'études théâtrales, culture de masse, sociologie de l'art. Membre du conseil éditorial de la revue théâtrale HOMO LUDENS (Union des Acteurs Bulgares)

Livres: *Le mélodrame vu par la théorie*, Asconi, Sofia, 2000.
Champs génériques dans la dramaturgie bulgare des années 90. Asconi, Sofia, 2004

LES « TELENOVÉLAS » LATINO-AMÉRICAINES EN BULGARIE PENDANT LES ANNÉES 90 : LEUR EXPANSION, LEURS RÔLES, LEURS PUBLICS (PREMIERS RÉSULTATS DE LA RÉALISATION D'ENTRETIENS AVEC 40 SPECTATEURS BULGARES)

Les « telenovelas » latino-américaines ont produit un succès énorme dans tous les pays post-communistes de l'Europe de l'Est pendant les années 90, alors que l'Europe de l'Ouest reste, avec peu d'exceptions près, toujours insensible et désintéressée par la fiction produite en Amérique du Sud. Sur les nouveaux marchés télévisuels de l'Est la narration latine fait de l'ombre à la fiction télévisuelle des Etats-Unis. L'imposante efficacité du modèle mélodramatique latino-américain coïncide, par hasard ou non, avec la chute du communisme en 1989. Pourquoi préfère-t-on une fiction à une autre ? Quel est ce « rêve latino-américain » qui rivalise d'une manière si efficace avec l'« American Dream » bien connu ? D'où vient ce nouveau *format* de rêve ? La question initiale peut être formulée de cette manière : quels sont les traits mélodramatiques qui correspondent à l'imaginaire bulgare et quel côté de l'imaginaire du public bulgare nécessite la fiction narrative latino-américaine ? Comment est-elle devenue possible cette rencontre entre deux réalités si éloignées ?

Entre le 10 juillet et le 30 septembre 2000 nous avons réalisé d'interviews en profondeur avec 40 personnes, ce qui va nous aider à explorer la façon dont les publics négocient avec le genre et à motiver et concrétiser nos conclusions. La recherche reconnaît et part de la conviction que « les consommateurs ne sont pas de *drogués culturels*, mais des utilisateurs critiques de la culture de masse »¹ et que « les textes populaires permettent, par leur nature même, des lectures multiples »². Les entretiens non-standardisés visent à explorer les spécificités de la

rencontre entre la « telenovela » latino-américaine et les publics bulgares (une méthode de recherche que Ien Ang appelle *ethnographie des publics des médias*).

Les interrogés, tous habitants de grandes villes de Bulgarie, devaient avoir une certaine expérience (profonde ou partielle) comme spectateurs des « telenovelas ». Les spectateurs « convertis » ont été préférés puisque l'entretien avait pour objet d'examiner les raisons du grand succès et de l'expansion des séries latino-américaines en Bulgarie pendant les années 90. C'est pour cela que la plupart des entretiens ont été réalisés avec des gens dont l'opinion sur les séries en question est plutôt positive. Généralement la proposition de dialoguer sur les « telenovelas » était accueillie avec enthousiasme par tous les interrogés. Ils se sentent compétents ; leur expérience des « telenovelas » avait formé une opinion catégorique qu'ils partageaient avec plaisir et développaient sans réticences. La plupart des personnes ont été prêtes à théoriser la popularité des « telenovelas » en expliquant, non seulement pourquoi ils les regardent, mais encore pourquoi tout le monde les regarde. Pour rendre plus personnels les entretiens on est parti du groupe de questions sur l'expérience immédiate du spectateur vis-à-vis des séries – quelle est leur série préférée et pourquoi ? Quels sont leurs personnages préférés ou détestés, etc.? De cette manière on essaie de rester sur le territoire de la mémoire émotionnelle et d'échapper aux formules d'opinion « officielle » sur les « telenovelas » – « produits de mauvaise qualité qui nuisent au goût esthétique », « les sujets sont complètement naïfs » etc.

Une seule question aux personnes interrogées donne la possibilité d'une opinion distanciée : Avez-vous des critiques à adresser aux réalisateurs ou aux acteurs de la série ? Cette question provocatrice donne des informations sur le niveau de « sincérité » des interrogés : ils se sentent tentés de prendre une position « officielle » envers ce genre « de mauvais goût ». Alors, si l'interrogé entrait en contradiction avec lui-même, on lui demandait d'expliquer la coexistence d'une mémoire émotionnelle positive et d'une opinion « officielle » critique envers les séries.

On a utilisé pour tous le même guide d'entretien, préparé en collaboration avec le professeur Jacques Leenhardt (EHESS) en 1999, bien que chacun ait la liberté de ne pas répondre à toutes les questions ou d'ajouter autant de détails que nécessaires. 40 personnes entre 18 et 83 ans ont été interrogées. Elles ont été choisies par recommandation de tierce personne comme « grand(e) » spectateur (spectatrice) des « telenovelas » ou ils se sont recommandés eux-mêmes d'une manière

catégorique : « Les séries ? Pose-moi tes questions, je te dirai tout-! ». On cherchait à examiner les attitudes envers la « telenovela » latino-américaine de représentants de tous les âges et ainsi éclairer si les générations différentes ont également des motifs différents pour être attirées par le genre.

Sur les 40 personnes 10 sont étudiants. Seulement 4 hommes ont répondu aux questions posées, bien que beaucoup plus aient déclaré avoir vu une ou plusieurs « telenovelas ». Ils se sont arrangés pour ne pas être enregistrés sous prétexte que « c'est à cause de ma femme que je suis obligé de regarder les séries. » Deux axes d'interprétation sont privilégiés : les modes de voir et de recevoir une « telenovela » par des générations différentes dans le cadre de la même société ; les différences et interactions entre vie réelle (balkanique, post-communiste) et fiction télévisuelle (latino-américaine, apolitique).

On indique l'âge et la profession de l'interrogé. L'ordre est fonction de l'âge. Femmes interrogées : 36 ; hommes l'interrogés : 4. On a divisé les interrogés en 6 groupes selon leur âge :

Groupe 1: 18-30 ans (14 personnes : 11 femmes, 3 hommes)

Groupe 2: 31-40 ans (3 personnes : 2 femmes, 1 homme)

Groupe 3: 41-50 ans (4 femmes)

Groupe 4: 51-60 ans (8 femmes)

Groupe 5: 61-70 ans (8 femmes)

Groupe 6: plus de 71 ans (3 femmes)

La « telenovela » dans la programmation des chaînes bulgares

Les « telenovelas » latino-américaines ont une présence nettement datée sur le petit écran en Bulgarie. La première série de ce genre - *L'Esclave Isaura* - avait été émise entre le 2 février et le 9 avril 1987 en version européenne de 30 épisodes.

La date de 10 novembre 1989 marque le processus de démocratisation et de libéralisation du marché. Les nouvelles chaînes privées se sont centrées sur le côté divertissement : elles ont offert à leur public un divertissement pur, durable et sûr : des « telenovelas ». De plus ce n'était pas une démarche trop risquée – on connaissait déjà l'efficacité du produit par l'expérience de la télévision russe *Ostankino*. C'est notamment sur

le canal russe que les Bulgares ont pu voir la « telenovela » mexicaine *Les riches pleurent aussi* (émise en 1992). Cela a donné l'idée au propriétaire de « Nova televisia » (NTV) de reprendre la même série. En effet le vrai triomphe de la « telenovela » latino-américaine a commencé avec la série vénézuélienne *Tres destinos* (émise en 1995) et surtout avec *Cassandra* (émise en 1996). NTV a su profiter de ce succès : elle a invité la comédienne Coraima Torres à visiter la Bulgarie. Elle est venue au début de l'été de 1996, peu après la visite de l'ex-roi de Bulgarie, Siméon II, vivant en exil en Espagne depuis 1945. Coraima Torres avait été accueillie avec la même attention et affection, elle a dormi dans la même chambre d'hôtel, visité les mêmes endroits, elle était entourée par la même quantité de gens et même a subi un concours de ses doubles. En ce moment - l'été de 1996 - les statistiques ont démontré l'augmentation sensible de l'auditoire de la NTV et égal à celui de *Canal 1* (selon les statistiques publiées dans le journal « 168 heures », 3-9 juin 1996).

En octobre 1999, quand les spectateurs attendaient la fin d'*Esméralda* (Mexique) sur la NTV, l'agence sociologique MBMD avait annoncé les résultats d'une enquête (15 octobre 1999) selon laquelle 94% des interrogés aimaient la programmation de la NTV parce qu'elle proposait des séries télévisées ainsi que des informations. Sur les 595 personnes interrogées : 67% regardaient *Canal 1* et 63% regardaient NTV.

Canal 1 a son tour a introduit le genre de la « telenovela » dans sa programmation en choisissant les produits les plus modernes, les plus « cinématographiques ». Entre 1998 et 1999 *Canal 1* avait diffusé les 2 nouvelles productions de la chaîne brésilienne *Globo – Por amor* (1997) et *Corpo dourado* (1998). En comparaison avec l'œuvre antique *Les riches pleurent aussi* (1976), les deux séries brésiliennes paraissaient les représentantes d'un autre genre. Par ce choix, *Canal 1* avait cédé devant la folie pour les « telenovelas » en connaissant en même temps sa responsabilité « nationale » face au spectateur. *Canal 1* a placé sa « telenovela » entre 17h15 et 18h05, ce qui permettait au spectateur d'organiser son propre temps privé sans dilemmes. Grâce à la collaboration silencieuse entre les différentes chaînes (nationales et privées) il pouvait suivre : *Por amor* (Brésil) sur *Canal 1* (17 h 15 - 18 h 05) ; *Mari Amor* (Colombie) sur NTV (18 h 10 - 19 h 00) ; *Contre le destin* (Venezuela, Etats-Unis, Espagne) sur *7 jours* (19 h 45 - 20 h 35) et *Dynastie* (Mexique, Etats-Unis), après 21 h 30.

Introduction à l'analyse des enquêtes

Groupe 1: 18 - 30 ans

Les étudiants - critiques indépendants des « telenovelas »

Ce groupe comprend 11 étudiants, 2 journalistes et 1 employée des services sociaux. La prédominance des étudiants du département théâtral de la UNB dans ce groupe donne des résultats particuliers. Ils sont mieux informés sur le genre et en conséquence sont plus exigeant et plus critiques. Les interrogés tentent de décrire la situation socio-économique, d'expliquer pourquoi leurs parents ou grands-parents regardent les séries, et non d'entrer dans un discours proprement émotionnel sur leur expérience avec les séries. Ils ont fait leurs commentaires d'une manière distanciée, parfois ironique.

Pour les étudiants interrogés, regarder une « telenovela », c'est comme expérimenter leur propre goût, leurs propres capacités émotionnelles et intellectuelles :

Une fois j'ai décidé de faire une expérimentation avec une « telenovela ». J'ai regardé 1 ou 2 épisodes et après j'ai laissé passer une cinquantaine d'épisodes. Après j'ai repris 1 ou 2 épisodes de plus. J'étais au courant de tout! Il y avait juste des petits changements, faciles à deviner! (femme, 19 ans, étudiante)

Les interrogés ne suivent qu'une seule « telenovela », et souvent c'est pour se montrer au-dessus de la série :

On a regardé *Por amor* avec ma sœur et on a beaucoup rigolé, on faisait des commentaires, des parodies de personnages... Parfois j'ai raconté des « telenovelas » entières à mes amis pour rigoler. (homme, 27 ans, étudiant)

On parle des séries en compagnie pour rire, jamais d'une manière sérieuse. (femme, 24 ans, journaliste)

Pendant les entretiens, les interrogés ne voulaient pas rentrer dans leur mémoire émotionnelle, ils ne pouvaient pas nommer leurs personnages préférés ou détestés, mais quelques-uns ont dit que les personnages méchants sont les plus amusants. Deux questions adressées à Osvaldo Rios montrent l'attitude critiques envers les séries :

Est-il nécessaire qu'il fasse certains compromis avec soi-même pour participer à ces séries ? (femme, 24 ans, journaliste) ;

Comprend-il que c'est le niveau le plus bas de la profession de comédien ? (homme, 27 ans, étudiant en droit)

Une seule personne (femme, 26 ans, employée aux services sociaux) voudrait savoir « tout sur la vie des comédiens et s'ils sont les mêmes dans la réalité que dans la série ». Une personne a remarqué une première *période d'adaptation* pour la « telenovela » en cours :

Au début la comédienne me paraissait trop grosse et vieille pour le rôle d'Esméralda mais au milieu de la série, comme je me suis habituée à la voir chaque jour, elle me paraissait jeune et belle. (femme, 28 ans, journaliste).

Il est devenu clair que les interrogés entre 18-30 ans regardent la « telenovela » plutôt pour avoir de l'expérience et pour être bien informés sur le sujet sur lequel leurs amis font des blagues et dont les membres de la famille parlent :

J'irrite ma grand-mère avec mes commentaires sarcastiques. Une fois elle m'appelle de la salle de séjour: « Viens voir un vrai amour-! » (femme, 24 ans, journaliste)

Les jeunes gens pensent que la « telenovela » est un genre fait pour leurs grands-parents. Ils ont une expérience des « telenovelas » mais pas une vraie relation avec elles. La plupart d'entre eux refusent de passer par le *période d'adaptation* pour établir des relations plus « personnalisées » avec la fiction latino-américaine. Ils expliquent que c'est un genre pour les retraités qui ont beaucoup de temps libre et qui sont déçus par la réalité :

Pendant le journal télévisé le retraité se sent trompé par les politiques et non reconnu. S'il regarde 1 ou 2 films d'action il ressent un dégoût énorme pour les scènes violentes et les cadavres... Alors, il voit les politiques menteurs, la violence dans la plupart des films et retrouve un relais dans la « telenovela » – si facile à comprendre, si élémentaire. Il n'a pas peur de la longueur de la série : il a du temps. Pour lui ce n'est pas un problème de regarder chaque jour les rediffusions aussi ». (femme, 19 ans, étudiante)

Mais, même si les interrogés définissent le retraité comme « le spectateur idéal » de la « telenovela », il leur reste un autre paradoxe à expliquer :

Je n'arrive pas à comprendre l'affection, l'émotion, l'attente avec laquelle ma grand-mère s'installe devant la télé et regarde avec toute la concentration possible-! (homme, 23 ans, étudiant)

La réponse à cette question ne peut qu'être devinée par les jeunes gens : « Peut-être avec l'âge le potentiel réceptif de l'homme change aussi. » (femme, 19 ans, étudiante).

Les hommes ont souligné surtout les traits négatifs du genre, où ils ne voient que du danger :

Le gens pensent que la « telenovela » est amusante, qu'elle les aide à résoudre les problèmes... Mais la vérité est que la « telenovela » ne fait qu'aggraver leurs problèmes, parce qu'elle les prive de la possibilité de se développer librement. (homme, 19 ans, étudiant)

L'opinion des femmes interrogées est plus équilibrée. D'un côté, elles sont aussi catégoriques que les hommes pour dire que la « telenovela » c'est « la galaxie de l'absurde », « la mort de l'imagination » et « une preuve d'un standard de vie très bas ». En même temps elles cherchent à disculper les spectatrices passionnées (leurs mères et grands-mères) avec des arguments proprement socio-économiques :

Qu'est-ce qu'il lui reste, à la pauvre femme, après 8 ou 9 heures de travail, avec tous les problèmes sur sa tête et avec son salaire absurde de 70-80 dollars par mois, sinon de regarder un petit épisode, de 30-40 minutes. (femme, 19 ans, étudiante).

Selon une autre étudiante, les hommes ne sont pas des spectateurs si fidèles, parce que « leur travail est à l'extérieur de la maison - dans le jardin ou sous la voiture ».

Une interrogée explique qu'à l'époque elle était très passionnée par les « telenovelas » mais après elle a été déçue parce qu'elle a vu que

ce qui se passe dans les « telenovelas » n'a rien à voir avec la réalité. C'est impossible de réaliser tout cela dans la vraie vie et avec des paramètres si parfaits. Je me suis arrêtée à les regarder, maintenant je m'énerve même quand j'écoute quelques répliques. (femme 28 ans, journaliste)

Le public entre 18 et 30 ans des « telenovelas » est, soit très sceptique et ironique, soit déjà déçu par les séries. Le côté artificiel et irréel des séries est jugé comme une imperfection importante, comme une anti-réalité ridicule (parodique) ou menteuse (fausse). La grande quantité de « telenovelas » diffusées sur les chaînes bulgares a été comparée avec la grande quantité de films soviétiques diffusés par la télévision nationale pendant le communisme. Tous les interrogés ont avoué avoir été le plus impressionnés par *L'Esclave Isaura*, un fait qu'ils expliquent par leur âge à l'époque de la diffusion ou par le fait que c'était la première série de ce genre en Bulgarie. « Seulement la pensée que j'allais la regarder le soir m'enthousiasmait » (femme, 28 ans, journaliste). Même les ennemis des séries latino-américaines ont avoué :

c'est une histoire si intéressante, tragique et en même temps proche du peuple bulgare, parce que le thème de l'esclavage était dominant. (homme, 19 ans, étudiant)

...Mais à part la liberté physique, il y avait un autre thème – la liberté de la pensée. C'est surtout la liberté de la pensée qui avait été opprimée pendant la période du totalitarisme. (femme, 18 ans, étudiante)

Dans *L'esclave Isaura* il y avait un vrai drame. (femme, 24 ans, journaliste)

Au moment de l'entretien la « telenovela » brésilienne *Por amor*, diffusée par le *Canal 1*, est la préférée de 10 personnes parmi les interrogés. Elle leur plaît par son réalisme, le jeu des acteurs, les dialogues bien construits et l'importance du cadre extérieur. A son tour, la « telenovela » *Cassandra* avait attiré l'attention des interrogés par son ambiance exotique, mais elle était plus critiquée que les deux premières parce que « stupide » et « naïve ».

La visite de l'acteur Osvaldo Rios à Sofia a été commentée d'une manière critique. Les futurs acteurs sont sûrs qu'il y a « plusieurs acteurs bulgares qui sont plus talentueux que lui. » Son côté « star » est aussi mis en question.

L'hystérie autour de son arrivée est due à notre propre sous-estimation en tant que nation, nous ne pouvons pas apprécier nos propres personnes de talent. Pendant autant d'années on était empêché de communiquer avec le monde extérieur, et maintenant nous sommes ravis de recevoir des stars chez nous. (femme, 18 ans, étudiante)

Pour expliquer la nature de la « telenovela », un interrogé s'est référé à la notion de « théâtre mort » de Peter Brook. Pour expliquer la réalité actuelle en Bulgarie un étudiant s'est référé au roman *1984* d'Orwell et un autre au « mythe de la caverne » de Platon. Tous ont déclaré ne pas connaître la réalité en Amérique Latine – « un lieu inconnu » – mais ils admettent que les « telenovelas » reflètent plus ou moins la réalité là-bas :

Je suis sûre que la vie à Rio est exactement comme on l'avait présenté dans la série *Por amor*. (femme, 26 ans, employée aux services sociaux)

Peut-être les séries reflètent la moitié de la réalité, d'une manière ou d'une autre. (femme, 24 ans, journaliste)

Les séries montrent qu'il y a une différence énorme entre les riches et les pauvres. C'est quelque chose qui n'existait pas dans les pays socialistes. Les personnages du bas de l'échelle sociale sont décrits comme très stupides. Et même s'ils deviennent tout d'un coup riches (comme cette bonne femme qui avait gagné à la loterie dans *La veuve de Blanco*) ils restent toujours stupides et ils ne peuvent jamais entrer dans l'élite. En Bulgarie ce n'est pas du tout le cas. Bien que la hiérarchie dépende toujours de l'argent, on peut se déplacer librement d'un niveau social vers un autre. (homme, 27 ans, étudiant)

Les interrogés trouvent que, par tempérament, les Bulgares et les Latino-américains sont plutôt pareils. Ils « se réfèrent à leurs proches de la même manière » et ils sont « également superstitieux. » On a quand même remarqué que

le Bulgare est plus fermé, que c'est un mythe de dire qu'il est trop émotionnel ou qu'il communique facilement. Ce sont les Latinos qui dialoguent plus facilement, même quand leurs relations ne sont pas si bonnes. (homme, 27 ans, étudiant)

Les interrogés de ce groupe ont répondu aux questions d'une manière distanciée. Ils ne se donnent pas à la « telenovela », mais ils prétendent la connaître et la comprendre. Les étudiants ont démontré catégoriquement n'avoir rien de commun avec la « telenovela ». Tous, hommes et femmes, ont souligné que la « telenovela » « profite » de la crise socio-économique pour s'installer en Bulgarie.

Groupe 2: 31-40 ans

La réhabilitation de la « telenovela »

C'est le groupe le moins nombreux. Il compte une comédienne du Théâtre National, une employée au vestiaire et un critique de théâtre. Il semble que les personnes entre 31 et 40 ans sont très actives et qu'il ne leur reste pas beaucoup de temps pour suivre les « telenovelas ». Moins nombreux, ce groupe est quand même plus actif que le précédent. La comédienne avoue avoir suivi pendant une période précise 3 « telenovelas » par jour, le critique de théâtre suivait 4 au moment de l'entretien et l'employée au vestiaire en suivait une.

Ce qui s'impose dès la première observation, c'est que les interrogés ont une opinion très positive de ce genre. Le critique de théâtre pense que :

ce ne sont pas des films sans qualité, c'est une industrie assez sérieuse. Certaines séries sont très bien faites, je sais que les réalisateurs suivent leur formation aux Etats-Unis et ça se sent. (homme, 33 ans)

La comédienne à son tour affirme catégoriquement n'avoir aucune critique à adresser aux séries :

Les « telenovelas » sont telles qu'elles sont. De notre point de vue elles peuvent nous sembler pleines d'erreurs et imperfections, mais ces « imperfections » se répètent de série à série. Ce ne sont donc pas des imperfections mais des lois du genre. Sinon ça ne serait pas de la « telenovela », mais du cinéma, non ? Je n'ai donc pas de critiques. (femme, 32 ans)

La comédienne avoue qu'elle a commencé à regarder les séries pour expérimenter :

Tous ont été fous des « telenovelas » et je me suis dit qu'à n'importe quel prix je devrais regarder une « novela » du début à la fin pour voir ce que c'est.

C'est donc le point de départ du groupe précédent, mais l'expérimentation déjà ne s'arrête pas au niveau de la simple ironie ou de la déception totale devant le genre. Elle affirme également (comme femme, 28 ans, journaliste du groupe 1) être passée par *une période d'adaptation* :

Quand tu es déjà *dans* la série et tu regardes tout de la position d'Alicia (*La veuve de Blanco*) le jeu exagéré des acteurs ne t'énerve plus, tu trouves même qu'ils jouent très bien. Les acteurs interprètent leurs personnages comme si c'était un dessin animé mais ce n'est pas tout à fait mal.

L'employée au vestiaire est attirée par l'exotique, la beauté des acteurs et « le jeu si parfait ». Elle essaie de s'imaginer « que tous les événements se passent dans notre vie. »

La comédienne également éprouve un attachement émotionnel pour les séries :

vers le 50ème épisode je suis déjà très avancée dans la « telenovela », je suis presque l'héroïne elle-même... Plus je regarde une série, plus j'ai l'envie de la regarder. Je deviens impatiente et je commence à chercher si la « novela » n'est pas diffusée sur une autre chaîne pour voir plus vite ce qui va se passer. Si je n'ai pas regardé quelques jours, cette dépendance disparaît. La « novela » est quelque chose comme une drogue.

C'est donc évident que, pour la comédienne, c'est le sujet qui est le plus captivant. Elle est prête à sauter plusieurs épisodes pour voir la réponse au mystère.

Le critique de théâtre apprécie également surtout

les changements inattendus dans l'action, mais le mieux c'est quand il y a aussi des changements dans le caractère du personnage comme dans *La veuve de Blanco*, *Les riches pleurent aussi* et *Le droit d'amour*. Si le développement du sujet est trop élémentaire, j'arrête de regarder.

Tous les deux, la comédienne et le critique de théâtre, regardent les rediffusions ou regrettent de ne pas pouvoir les suivre :

Malheureusement j'ai raté *La veuve de Blanco* sur le canal russe, j'aimerais bien le regarder une autre fois. Les rediffusions me plaisent parce que je vois pour la deuxième fois les moments qui m'ont impressionnée sans avoir peur que quelque chose de mal se passe dans la situation suivante, je sais déjà tout, et ça me plaît. (femme, 32 ans, comédienne)

Par contre, l'homme suit les rediffusions parce qu'il oublie les épisodes qu'il a vus et ils sont toujours intéressants pour lui. Cette différence dans la motivation pour regarder les rediffusions provient du fait que l'homme regarde les « novelas » « en faisant quelque chose » d'autre, alors que la femme comédienne combine ses engagements de manière à rester libre pendant la diffusion de la série. Pour elle, regarder une « telenovela » est une activité en soi, indépendante, différente des autres activités possibles. Elle regarde seule alors que lui regarde avec et « à cause de » son fils, sa femme et sa mère. A la différence des deux femmes interrogées, l'homme ne participe pas émotionnellement à la « novela ».

Tous les trois ont lu des publications sur les « telenovelas » et leurs stars. La comédienne fait la remarque importante qu'elle garde les revues et les photos des acteurs jusqu'au moment où « je commence à oublier la série. Récemment j'ai mis à la poubelle la revue sur Osvaldo ». C'est une remarque intéressante, puisque, comme on va voir plus tard, les gens se réfèrent aux « telenovelas » comme à un objet jetable, c'est-à-dire qu'une fois la « telenovela » finie, elle perd son actualité et son charme. Elle ne peut pas faire la concurrence aux suivantes. C'est pour cela que les interrogés d'autres groupes signalaient avoir été impressionnés surtout par la « telenovela » qu'ils regardent actuellement. Il y a donc une dépendance directe entre l'opinion favorable que le public donne d'une « novela » et le niveau d'actualité de la « novela » dans le souvenir émotionnel de ce public. Plus elle est vivante (c'est-à-dire récente) dans le souvenir du public, plus elle est jugée « bonne ». *L'Esclave Isaura* fait toujours exception à cette règle, puisque c'est la série initiatrice du genre en Bulgarie et que les interrogés en ont un souvenir plus fort et en conséquence plus favorable. « *Isaura* était très bien faite, je l'ai suivie comme un conte » (homme, 33 ans). « *Les riches pleurent aussi* était la première « telenovela » que j'ai vue et elle m'a beaucoup impressionnée » (femme, 32 ans).

Les deux femmes croient que les séries reflètent la réalité.

Tout est tiré de la vie bien que les mots soient trop bien arrangés. Personne ne parle comme ça. Et la vie n'est pas si riche de méchancetés. Autant de méchancetés demandent des années pour se passer dans la vie, alors que dans la « telenovela » elles arrivent en 120 épisodes seulement. (femme, 32 ans, comédienne)

L'employée au vestiaire est encore plus catégorique :

Les séries, c'est une réalité dans la vie. Elles nous montrent des événements qui sont pareils à notre vie.

De son côté, l'homme interrogé ne pense pas du tout que les séries reflètent la réalité :

J'aime beaucoup les contes, mais je suis sûr qu'ils ne se réalisent pas dans la vie. Ce qui s'est passé dans *Esméralda* ne peut se reproduire dans la vie réelle. (homme, 33 ans)

Les interrogés de ce groupe sont beaucoup plus ouverts envers ce genre. Ils se laissent guidés par le discours de la « telenovela ». Ils passent volontiers par la *période d'adaptation* avec la « telenovela » et cherchent à profiter de ses lois particulières au lieu de les juger. Ils s'investissent dans l'intrigue compliquée, ils laissent l'exotisme leur plaire. Ils apprécient la beauté des acteurs et des tableaux comme un trait typique du genre. Une personne trouve dans les « novelas » des choses à apprendre sur la vie. La « telenovela » est donc comprise comme un conte relaxant (homme, 33 ans), comme une possibilité d'escapade émotionnelle (femme, 32 ans) ou comme une base de données à consulter sur la vie réelle (femme, 40 ans). Le groupe 2 réhabilite complètement le genre que le groupe 1 avait soumis à une critique sévère.

Groupe 3 : 41-50 ans

Café + « telenovela »

Ce groupe, aussi peu nombreux que le groupe 2, comprend 4 personnes : une infirmière (44 ans), une vendeuse (45 ans), une femme de ménage (50 ans) et une institutrice au chômage (50 ans).

Toutes les quatre soulignent qu'elles regardent la « telenovela » pour se reposer des leurs occupations professionnelles ou domestiques.

Les séries sont pour se reposer avec... (femme, 44 ans)

Quand je rentre à la maison après le travail je me fais un bon café et je m'installe devant la télé parce que quand je bois du café j'aime regarder la télé. Eh, bien, pendant cette partie de l'après-midi il n'y a que des « telenovelas » sur toutes les chaînes! Tu regardes – 1 ou 2 séries, t'entres dans le sujet et ça devient une habitude quotidienne. (femme, 45 ans)

La femme de ménage affirme également que

les séries sont amusantes parce qu'elles te relaxent, elles te montrent des destins différents.

Pour les interrogées du groupe 3, les « telenovelas » sont donc amusantes et relaxantes. Elles sont liées à la pause entre le travail et les occupations familiales. L'infirmière affirme qu'elle discute « obligatoirement » du dernier épisode avec ses collègues pendant la pause café. La « telenovela », en tant qu'objet à regarder ou en tant qu'objet à discuter, remplit les récréations de l'individu. Les spectatrices appliquent leur expérience des « telenovelas » à des moments très fixes du quotidien (la pause café, le repos après le travail). Elles « profitent » du genre d'une manière très utilitaire : elles cherchent à se relaxer, à reprendre leurs forces pour continuer les engagements quotidiens. (« Après la fin de l'épisode je dois préparer à manger à toute vitesse, je dois mettre la table », femme, 44 ans).

Les femmes de ce groupe sont particulièrement sensibles à deux éléments représentés par les séries :

1) « les bonnes conditions de vie » ; « l'arrangement des appartements et les vêtements chics ».

2) l'affichage des relations dans la famille entre « jeunes et vieux, entre belle-mère et belle-fille, entre les enfants » (femme, 50 ans) ; « ...les relations entre mère - fils, belle-mère - belle-fille ont été très bien représentées » (femme, 44 ans).

La scénographie des « telenovelas » n'est pas donc comprise comme un ensemble de décors dans un studio, mais comme « conditions de vie » tout simplement. A ces conditions de vie on croit sans réserves, à la

différence de certains sujets de « telenovelas » qui sont « irréels » (femme, 44 ans).

Deux des femmes interrogées affirment avoir des problèmes avec leurs belles-mères ou avec leurs enfants, ce qui peut expliquer leur intérêt pour les relations familiales représentées dans les « novelas ». Elles cherchent donc à comparer leurs vies de famille à travers la vie des personnages. « Il y a dans *Por amor* des moments où tu te rends compte que tu pourras réagir de la même manière–! » (femme, 44 ans). La femme de ménage est sûre qu'« il y a plusieurs choses qu'on peut apprendre des séries latino-américaines ». Et même quand on ne cherche pas de recettes directes pour calmer les conflits dans la famille, les séries « aident parfois, quand il n'y a pas de quoi parler avec la collègue » (femme, 45 ans). Les scénarios des « telenovelas » sont le sujet de conversation préféré par comparaison avec les thèmes politiques ou sociaux. « Je les aime, parce qu'elles n'engagent pas notre attention sur des questions politiques. Il n'y a pas autant de sang que dans les films américains » (femme, 50 ans).

Trois des interrogées ne s'occupent de rien d'autre pendant qu'elles regardent les séries. C'est une activité « festive », hors de leur rôle de mère et épouse. Toutes les quatre regardent les séries avec leurs filles et/ou mères. La seule critique qu'elles adressent aux séries est qu'elles sont trop longues et que parfois rien ne se passe pendant plusieurs épisodes. Mais, par contre, elles sont très contentes du jeu des acteurs. Osvaldo Rios est leur acteur préféré (« très sympa », « naturel », « plus beau dans la vie réelle que sur l'écran »). Une d'entre elles possède même un autographe de lui, obtenu par sa fille. « Je ne sais pas qui enseigne ces acteurs-là, mais en regardant seulement dans leurs yeux, tu peux comprendre ce qui s'est passé... Par contre les acteurs bulgares ont toujours besoin de crier beaucoup pour s'exprimer » (femme, 44 ans). Il est intéressant que cette opinion sur les comédiens bulgares soit en totale opposition avec l'opinion des étudiants, qui trouvent qu'en Bulgarie il y a beaucoup d'acteurs plus talentueux que Rios.

Les spectatrices interrogées ne cherchent pas à critiquer les séries (comme le groupe 1) et encore moins à théoriser sur le genre (comme le groupe 2). Elles se sentent compétentes pour parler des « conditions de vie » présentées ou de l'intrigue et des rapports entre les personnages. La « telenovela » joue un *rôle plutôt récréatif que compensatoire* dans le quotidien dynamique des spectatrices de ce groupe. Mais il existe tout de même une exception. L'institutrice au chômage (50 ans), qui passe toute la journée à la maison, avoue avoir dédié toute sa vie aux

« telenovelas » pour compenser le manque d'événements et d'activités professionnelles :

Je ne peux m'endormir sans savoir ce qui s'est passé dans l'épisode d'aujourd'hui. Cela m'arrache de la vie monotone et ennuyeuse. Parfois même je m'imagine que je suis l'héroïne, parce que ma vie ne me plaît pas. » Cette tendance à s'accrocher aux sujets et à s'identifier émotionnellement aux personnages est encore plus répandue dans les groupes suivants où les personnes en retraite prédominent. La « telenovela » devient vraiment une « réalité dans la vie. (selon la formule d'une interrogée du groupe 2)

Groupe 4: 51- 60 ans

Jouer à la « telenovela »

Ce groupe comprend 8 femmes : deux bibliothécaires (51 et 52 ans), une vendeuse de journaux (53 ans), une institutrice (56 ans), deux économistes en retraite (55 et 57 ans), une universitaire (56 ans) et une infirmière en retraite (57 ans). Les interrogées de ce groupe sont les premières qui se lancent à raconter les sujets des « telenovelas » en grands détails et qui sont disposées à répondre à la question : « Quel rôle aimeriez-vous jouer ? » Pour elles regarder une « novela » c'est toujours une occupation « pour se reposer », comme pour le groupe précédent, mais c'est aussi un jeu. Une fois qu'elles ont accepté les règles du jeu, bien que parfois elles les trouvent stupides ou naïves, elles sont même prêtes à s'imaginer à la place d'une héroïne.

Je veux être comme Eduarda de *Por amor*, parce qu'elle savait vraiment aimer, elle apprit à pardonner et elle était prête à élever les enfants de son mari après qu'elle a compris que son enfant n'était pas son enfant. (56 ans, institutrice)

Je veux être comme Luz Maria de cette partie du film où elle ne faisait qu'aider les autres en espérant que quelqu'un quelque part aide aussi son enfant. (51 ans, bibliothécaire)

Les spectatrices de ce groupe s'investissent beaucoup plus dans les « novelas » que les groupes précédents. Elles admettent de bien savoir

les côtés faibles des « telenovelas », mais elles trouvent également plusieurs raisons objectives pour approuver la communication quotidienne avec le genre : « Je ne le cache pas – je vis avec les héros » (infirmière, 57 ans). Les côtés attirants des séries sont surtout « les relations humaines, les relations familiales », « les bonnes relations qui manquent dans la réalité », « l’humanisme, l’honnêteté, la bonté des personnages », « le respect entre les gens là-bas », « la liberté de la pensée dans certains moments, la réaction spontanée des acteurs », « les problèmes humains et moraux universellement reconnus et la bonne atmosphère, la belle nature ». Ce ne sont donc plus les « conditions de vie » qui intéressent les spectatrices, mais les « relations humaines », les valeurs communes et les qualités morales représentées.

A l’opposé du groupe 1, les interrogées du groupe 4 sont tellement « avancées » dans le « jeu de la « telenovela » que parfois elles essaient de réaliser une expérimentation opposée à celle du groupe 1 :

Plusieurs fois je me disais que j’allais arrêter de regarder les séries parce que je perdais beaucoup de temps à cause d’elles. Alors, je me suis promis de ne plus les regarder, mais tout de même à l’heure juste je m’installe devant la télé. (bibliothécaire, 52 ans)

C’est donc une expérimentation renversée : le groupe 4 expérimente « de ne plus regarder », alors que le groupe 1 expérimente « de regarder » les « telenovelas »

Toutes les interrogées affirment qu’elles regardent les séries pour se reposer de la réalité :

Je sais que les « novelas » ne sont pas très sérieuses comme contenu, mais en les regardant je m’éloigne de la réalité et je me repose pendant 30-40 minutes. Je ne m’occupe de rien d’autre en regardant les séries. (bibliothécaire, 52 ans)

Les sentiments sont chauds, la vie est belle... Les séries m’arrachent de la réalité et des préoccupations du retraité. Là-bas il y a toujours quelque chose qui se passe. Cela engage sans cesse mon attention et je me relaxe. Je vois une vie différente de la mienne. (infirmière en retraite, 57 ans)

Je me déplace dans le sujet et j’oublie mes propres problèmes, je me repose ; ça me fait tellement de plaisir–! (Institutrice, 56 ans)

Toutes sont d'accord sur le fait que *les séries déplacent les pensées du réel vers des problèmes fictifs*. Les séries imposent des problèmes imaginés à l'attention du spectateur et le séparent des problèmes réels dont la vie en Bulgarie est riche. Elles proposent 50 minutes de *vie alternative* (une sorte d'*underground* pour l'imagination féminine) où les malheurs font partie d'un grand système de fin heureuse. Cela sert de médicament contre le stress et les problèmes du réel. Les problèmes proposés sont fictifs, mais *le monde* représenté par les séries est jugé comme « réel au moins à 80% » par toutes les interrogées.

Les sujets et les problèmes « fictifs » des héros sont également jugés comme « réalistes », « réels » par la plupart des interrogées:

Sûrement il y a des gens qui vivent comme eux ; tout est similaire, quoique les films soient un peu idéalisés. (bibliothécaire, 52 ans)

En Bulgarie aussi on peut rencontrer un destin pareil à celui d'Esméralda. Sa lutte a été montrée d'une manière très véridique. (bibliothécaire, 51 ans)

Pour moi ce sont des sujets de la vie, qui peuvent arriver à chacun. (institutrice, 56 ans)

La « telenovela » est donc un conglomérat de problèmes « fictifs », placé sur un fond réel, tiré de la vie. Seules l'universitaire et l'économiste trouvent que les sujets sont plutôt des « contes ».

L'idéalisation dont parle une des interrogées, provoque une sorte de « nervosité » chez elle :

Les relations entre les jeunes, entre les jeunes et les vieux, sont si bonnes que je voudrais que ça soit la même chose dans la vie. Et quand ça ne se passe pas comme ça je regrette, je deviens même nerveuse. Toute cette idéalisation dans les séries a un mauvais effet passager sur moi, je veux transmettre le bien que je vois sur l'écran dans la vie et c'est pas possible... (bibliothécaire, 52 ans)

Les interrogées de ce groupe regardent 2 ou 3 séries par jour. Elles regardent les rediffusions seulement dans le cas où elles n'auraient pas pu voir l'épisode de l'après-midi. Une d'entre elles signale avoir suivi les rediffusions d'*Esméralda*, parce que « il y avait des épisodes très forts » (institutrice, 56 ans). Toutes en discutent avec leurs collègues et amies

ou racontent les épisodes à leur proches qui n'ont pas pu les regarder. Toutes regardent les séries avec leurs filles. Une conseille même à sa fille de 14 ans : « Voilà, c'est comme ça que tu dois faire. » Presque toutes ont avoué *avoir appris des choses* des « telenovelas » : « comment faire des compromis modérés », « ne pas être extrémiste dans ses actions », « la vie coule et il ne faut pas laisser les relations sans développement » ; « il faut avoir plus de patience, je ne dois pas réagir trop spontanément » ; « Dans la famille, au poste du travail et dans l'amitié, je cherche les mêmes relations que dans les films. J'essaie de résoudre mes problèmes à la manière des héros. »

A propos du tempérament on voit se préciser une opposition entre les Bulgares et les Latinos. Les premiers sont jugés réalistes et raisonnables alors que les autres sont trop naïfs et spontanés.

Nous sommes plus réalistes, ils sont trop bons et trop naïfs si nous jugeons d'après les séries (économiste, 57 ans),

Ils sont plus sincères, et trop spontanés. Ils disent : « J'aime–! » et c'est tout. Alors qu'une Bulgare peut sacrifier son amour juste pour préserver sa famille. Nous savons suivre ce que la raison nous dit (institutrice, 56 ans).

Les deux questions issues de ce groupe sont adressées à Leticia Calderon, l'interprète d'Esméralda :

Je voudrais demander si dans la vie elle a autant d'amour dans son cœur pour ses proches que dans la « telenovela ». (institutrice, 56 ans)

Je demanderais à Leticia Calderon ce qu'elle préférerait – la maternité ou la profession ? Parce que j'ai lu qu'elle préfère rester sans enfant pour le moment ; mais dans la « telenovela » le thème de la maternité était très développé. (bibliothécaire, 51 ans)

On voit donc la tentative de comparer l'actrice à son personnage avec une tendance à les unifier. Chaque contradiction entre l'actrice et son rôle perturbe l'imaginaire des spectatrices.

Les personnages préférés des spectatrices sont : Elena de *Por amor* (« je l'admire pour son comportement, le mode de pensée »), Esméralda (« pour son humanisme »), Christina de *Trois destins* (« prête à aider les autres »), Christina de *Droit d'amour* (« par nature elle est bonne, juste,

elle veut aider tout le monde »). Il est encore une fois évident que les spectatrices de ce groupe apprécient surtout les valeurs morales des personnages. Dans la « telenovela » elles cherchent à trouver le triomphe de leur propre sens de la justice.

Droit d'amour est mentionné comme « la dernière que je regarde et qui m'impressionne le plus ». Ici on voit comment l'actualité de la « telenovela » influence le niveau d'impressionnabilité du spectateur. Dans le groupe suivant (61-70 ans) on verra la même dépendance dans le cas particulier de la comédienne en retraite (66 ans) : plus de séries on voit, plus on en oublie. La « telenovela » en cours est donc la meilleure. Toutes les interrogées sans exception lisent des publications sur les acteurs des « telenovelas ». Elles se sentent bien informées sur leurs vies et sont unanimes que les acteurs sont à la hauteur de leurs personnages.

Deux interrogées ont remarqué qu'il y a dans les séries une sorte de « naïveté ». La première trouve cette naïveté dans les personnages :

J'aime bien les bons, mais pourquoi sont-ils si naïfs-!? Ils ne savent pas reconnaître le méchant-! Je ne trouve pas cette naïveté normale à notre époque-! (économiste, 57 ans)

La deuxième spectatrice trouve la naïveté dans le produit télévisuel lui-même :

Toute cette naïveté m'irrite, on sous-estime le spectateur européen, c'est sûr-! C'est pour cela que je préfère envisager les séries comme des contes. Mais par exemple, même en tant que conte, *Mari Amor* était insupportable. Alors que pour *Por amor*, *La veuve de Blanco*, ou *Cassandra* je me suis précipitée chez moi à l'heure précise pour les regarder. (universitaire, 56 ans)

Les séries font déjà une partie intégrale et importante de la vie des spectatrices. La « telenovela » n'est plus liée seulement aux moments de repos ou à la tasse de café. Regarder la « telenovela » c'est un moment du quotidien qui influence le programme de la journée entière. Bien qu'utilisée toujours comme « repos » et décalage momentané avec la réalité, la « telenovela » devient également un moyen d'auto apprentissage. C'est une « méthode avancée » de comportements humains. C'est le premier groupe qui déclare, unanimement, avoir enrichi son expérience, son savoir sur la vie grâce aux « telenovelas ». Certaines

interrogées avouent également avoir imité les actions des personnages dans des situations réelles. Une interrogée à la retraite signalait que « dans les séries il y a toujours quelque chose qui se passe et qui attire mon attention sur les problèmes des retraités ». Alors, plus les interrogés sortent de la période « active » de leurs vies, plus la « telenovela » devient ce noyau dynamique et riche en actions du quotidien qui compense le manque d'événements réels.

Groupe 5 : 61-70 ans

Les « telenovelas » contre la réalité

Ce groupe comprend 8 femmes : une comédienne, 66 ans ; une avocate, 65 ans ; une journaliste, 66 ans ; une femme docteur, 65 ans ; une femme au foyer, 66 ans ; une économiste, 63 ans ; une professeur de mathématiques à l'école, 68 ans ; une institutrice, 63 ans. Toutes les interrogées sont retraitées (même si l'avocate et la journaliste continuent à travailler). D'où un autre type de rapports aux « telenovelas ».

A cause de la crise économique dans le pays pendant les années 90 les retraités bulgares sont très sensibles à l'injustice sociale, ils sont très critiques envers les politiques et envers la réalité en général. Souvent ils comparent la vie « avant » et « après » la chute du communisme et sont sûrs que la vie avant était meilleure. La télévision pour eux est le seul divertissement qui n'est pas cher. Ils suivent surtout le journal du matin et du soir, ainsi que les « telenovelas » et les films du soir. Ils voient donc deux mondes opposés : le monde du politique qui est décevant et « trompeur », comme l'avait signalé une étudiante du groupe 1, et le monde présenté dans les « telenovelas ». Celui-ci leur propose une *vie compensatoire* – imaginaire, mais plus agréable que celle qu'ils ont :

En regardant les « novelas » je me sens mieux. La vie là-bas est très belle, pas comme chez nous en Bulgarie. (institutrice, 63 ans)

Tous autour de moi regardent les séries. Il y a des gens qui ne regardent que des séries et le journal. Ils sont désespérés, sans argent... La vie a changé du très bien vers le très mal... (docteur, 65 ans)

...Dans la vie il existe un principe : il n'y a pas un bien qui ne sera pas puni. Le mal est très rarement puni, c'est clair. En observant le développement

du monde et de la démocratie, il est évident qu'il n'existe pas de bien. C'est quelque chose de très décevant. Les films latino-américains ne tuent pas l'espoir que le bien va triompher. La vie mauvaise, elle est chez nous. (journaliste, 66 ans)

La « telenovela » sert donc de moyen d'émigration imaginaire d'un pays en crise vers un autre – le pays de la récompense et de la fin heureuse. « Les fins me plaisent le plus. Je veux de la justice, que les méchants soient punis! » (comédienne, 66 ans). C'est pour cela que les représentants du groupe 5 sont les spectateurs les plus fidèles des « telenovelas ». Ils suivent entre 2 et 6 séries par jour.

La personne qui regarde 6 séries par jour représente un cas particulier. Il s'agit de Tania, 66 ans, comédienne à la retraite. Elle représente le point le plus avancé de la « mélodramanie » télévisuelle. L'entretien avec elle, qui compte 10 pages imprimées, révèle la limite, physique et émotionnelle, de l'engagement avec le genre. Tania était très contente d'être interviewée : « Je suis si contente qu'il y ait quelqu'un avec qui je puisse parler sur les 'telenovelas', quelqu'un qui sache les apprécier. Ma fille se moque de moi, mais elle les regarde aussi... »

Tania regarde 6 « telenovelas » par jour, ce qui fait presque un jour de travail. Les épisodes qui coïncident, elle les enregistre. Parfois il lui arrive de se réveiller à 7 h du matin pour pouvoir regarder les épisodes enregistrés. Sa journée se passe donc ainsi :

Le matin je prends le programme de la télévision et je l'apprends presque par cœur. Je veux voir comment sont placées les séries, s'il n'y a pas de changement. Le matin je regarde la télé seulement si j'ai omis l'épisode du soir. Je n'aime pas regarder le matin parce que je dois faire les courses, nettoyer la maison, faire le repas. Je fais tout à toute vitesse, pour être prête pour la première série... Je sais qu'entre *The Bold and the Beautiful* et *J'aime Paquita Gallego* j'ai 40 minutes de libre. Dans ces 40 minutes je fais la soupe. Entre *Dans un autre corps* et *Le droit d'amour* j'ai 20 minutes. Je prépare les frites. Je regarde la « novela », mais quand même je dois aller voir si les frites sont prêtes. Cela m'énerve, je ne peux pas regarder tranquillement! Pendant les publicités je travaille pas mal : je mets la table. J'ai un ami qui consulte le programme de la télé avant de me téléphoner pour voir si je suis en pause.

On voit donc que pour Tania le moment de la « pause » est quand elle ne regarde pas les séries, alors que pour le groupe 3 et 4 la « telenovela »

remplit les pauses de repos du travail ou la pause café. La situation est déjà renversée : les « telenovelas » occupent toute la journée, alors que la pause pour réaliser les devoirs domestiques compte environ 60 minutes (40 + 20). Si Tania ne regarde pas les séries à cause d'un invité ou d'une visite qu'elle est obligée de faire, elle a l'impression « que je perds mon temps ». Une interrogée du groupe 4 affirmait le contraire : avoir l'impression de perdre trop du temps avec les « telenovelas ».

Tania aime les séries parce qu'elles reflètent

la vie des gens, les rêves des gens, les choses qu'on n'a pas, les choses qu'on veut avoir, les plus simples relations humaines... Elles te calment en te donnant un espoir et une émotion... Là-bas il y a toujours quelqu'un qui porte le bien dans son cœur, c'est pour cela que je les aime. Les bons sont simples, ordinaires, naïfs, ils ont une vue positive sur la vie et ils ne comprennent pas qu'à côté d'eux il y a un méchant misérable! C'est ça aussi qui me plaît. Je pense que les gens de ces pays-là sont les mêmes que les héros des « telenovelas ».

La spectatrice est sûre que les séries représentent la réalité : « Bien sûr! Tout est pris de la vie! » Elle croit donc que les Latino-américains sont comme les personnages des séries. Elle trouve aussi que par tempérament les Bulgares ne sont pas très différents bien que :

Les Latinos sont plus sincères, leurs pensées sont plus pures. Tu ne vois pas comme ils sont naïfs, bons, ils croient si facilement chaque mensonge! Mais c'est parce qu'ils n'ont pas de problèmes. Ils ne pensent qu'à leurs émotions – tuer, aimer, se battre, se détester. Et nous pensons seulement comment payer l'électricité demain. Les Latinos s'intéressent plutôt à l'âme, à l'esprit, au côté émotionnel de la vie. Par exemple si quelqu'un perd sa fortune il va se battre pour la reconstituer, mais il ne va pas avoir nos problèmes de vie quotidienne! Là-bas c'est *tout* différent!

Tania est donc sûre que dans la vie réelle en Amérique latine les problèmes du quotidien sont très réduits (les factures d'électricité ne méritent aucune attention). A la différence des interrogés des autres groupes qui ont précisé qu'ils savaient le nombre de pauvres et illettrés en Amérique du Sud, Tania est persuadée que c'est un pays d'émotions fortes et de gens qui « n'ont pas de problèmes ».

Elle a un grand désir de correspondre avec ses acteurs préférés ou de les visiter : « Je m'imagine mille fois cette scène : je pars au Venezuela et

en marchant dans les rues, je rencontre mes acteurs préférés : « Bonjour–! Bonjour–! » Ma fille me dit que je suis bête parce qu'ils ne marchent pas dans les rues mais se promènent en voiture... »

Tania apprécie le jeu des ses collègues latino-américains comme « très réaliste, très sincère, comme dans la vie ». Elle trouve les acteurs bulgares ridicules en comparaison avec les acteurs latinos. C'est une forme d'auto négation : elle disparaît sous l'autorité des acteurs aimés. Les films bulgares subissent aussi une critique sévère : « Quand je regarde nos séries je ressens de la pitié pour notre nation ».

Elle aime faire des lectures sur la vie des comédiens et est prête à raconter plusieurs épisodes à quelqu'un pour qu'il puisse commencer à suivre les séries. Elle pense que les séries ont une bonne influence sur leurs spectateurs :

Plusieurs fois j'ai conseillé à des amies : c'est comme ça que tu dois faire–! Dans la série elle lui dit : « Je t'aime », et commence à agir. Et nous ici – on ne fait rien–! Les séries peuvent beaucoup influencer la vie dans toutes les sphères.

Pour Tania chaque épisode est précieux, elle n'aime pas sauter les épisodes (comme la comédienne, 32 ans du groupe 2) et les interruptions entre les épisodes l'angoissent. Elle voudrait s'assurer une plus longue vie avec les personnages et les événements de la série. C'est donc une forme de narcotique : « Quand l'épisode est fini je descends pour acheter quelque chose et je marche comme si j'étais ivre. Comme si j'étais droguée–! » Elle affirme que, si sa fille n'était pas à la maison, elle ne sortirait nulle part : « je regarderais seulement les séries et je ferais des lectures sur les comédiens, sans faire la cuisine, sans faire les courses–! » Elle rêve donc d'un isolement parfait avec les « telenovelas ». De cette manière la réalité bulgare sera totalement neutralisée et la « réalité » des personnages latinos deviendra la seule réalité acceptée.

A la question sur sa série préférée, elle nomme celle qu'elle regarde actuellement : *Dans un autre corps*. Pour elle l'occupation avec les « telenovelas » c'est comme une collection de sujets différents : le dernier sujet qui la tient encore sous-tension est le préféré. Cette actualité temporaire du produit latino-américain est remarquée aussi par le collègue de Tania, le chanteur Rado Show. Les deux donnent des concerts de « pop-folk » en province où elle raconte des anecdotes pendant les pauses :

Je dis : « Je suis belle comme Luz Maria–! Et mon mari il est comme Osvaldo Rios ». Les gens rient. Maintenant Rado insiste pour que je remplace le nom de Rios par Gustavo, le mari de Luz Maria parce qu’il est plus populaire maintenant.

Bien que l’autorité d’une série soit très vite remplaçable par la série suivante, Tania affirme avoir beaucoup aimé la série *Por amor* et « les séries brésiliennes en général ». Quelquefois, elle est tombée sur des séries ennuyeuses qui l’ont poussée à réaliser ce que nous avons appelé « expérimentation renversée » : elle essaie de ne plus regarder les mauvaises séries. Mais cette expérimentation ne réussit que pour 1 ou 2 jours. Elle trouve le charme des séries assez mystérieux : « Chaque série, même la plus stupide te prend et t’émeut. Pendant que la série dure, tu vis ce que les personnages vivent. C’est ça la force des séries. Est-elle due à l’auteur, au réalisateur ou aux acteurs ? »

Tania est un cas spécial à cause de l’intensité de sa dépendance des « telenovelas ». Les autres représentants de ce groupe partagent la même attitude envers les séries bien que dans des formes moins accusées. A cause de la passion pour les séries, elles se sentent déjà différentes de leurs proches : « les jeunes n’aiment pas les regarder, je ne discute donc qu’avec mes sœurs » (femme au foyer, 66 ans), « ma fille de 25 ans ne les regarde pas, elle appelle Luz Maria *Dégueulasse Maria* » (avocate, 66 ans), « à la maison moi je suis objet de moqueries » (docteur, 65 ans). Dans la « telenovela » les femmes retraitées retrouvent *un espace personnel, privé*. Elles s’éloignent de la famille, « sortent » de la maison et après reviennent. Cela remplace le rituel d’aller et de rentrer du travail. Les impressions avec lesquelles elles reviennent sont à partager seulement avec « les collègues » : les autres spectatrices des séries. Regarder les séries et être spécialiste des séries – c’est une occupation sérieuse : « On est très bien informé sur les acteurs et sur leur vie » affirme la femme docteur, 65 ans. Toutes comme Tania s’intéressent aux éditions spéciales sur Osvaldo Rios, Coraima Torres, *Esméralda*, elles suivent les interviews sur les chaînes, ainsi que les publications dans les journaux.

Bien informées sur « les acteurs et leur vie », les interrogées pensent déjà bien connaître les Latinos. Par comparaison avec les Bulgares ils sont plus gais, plus calmes, plus optimistes, plus sympas, avec plus de qualités humaines. Les Bulgares sont plus pessimistes, apathiques, les relations entre les personnes sont mauvaises. Seule la journaliste fait la remarque que les Bulgares sont plus instruits. C’est donc la même

auto-négation que dans l'opinion de Tania sur les comédiens bulgares. Osvaldo Rios ne reçoit que des compliments : « un bon garçon – honnête, timide ; il n'est pas un certain Don Juan » ; « un homme sérieux, un comédien sérieux » ; « les hommes bulgares ont détesté Osvaldo, parce qu'il leur a montré qu'ils sont nuls–! ».

Ainsi que Tania, les interrogées croient que les séries représentent la vraie vie en Amérique latine : « Peut-être ils vivent comme ça, oui » et elles ajoutent : « Il n'y a aucune ressemblance entre notre vie ici et la leur–! », ou « la vie chez eux est beaucoup plus belle ».

Ni la vie des personnages, ni la vie des acteurs ne ressemble à la réalité bulgare. Peut-être est-ce pour cela que la plupart des femmes veulent jouer un rôle secondaire dans la « telenovela » : « je suis sûre que je peux jouer le rôle de la cuisinière, l'amie de Luz Maria » (avocate, 65 ans), « je peux jouer une vieille femme, qui a une position réaliste envers la vie » (journaliste, 66 ans). Tania aussi voulait jouer comme « cuisinière, servante ou tante ». C'est le deuxième groupe (après le groupe 4) qui accepte à répondre à cette question. Mais à la différence du groupe 4, les interrogées du groupe 5 ne veulent pas jouer le rôle de l'héroïne principale, mais de son entourage ; elles s'identifient aux personnages âgés avec des caractéristiques physiques pareilles aux leurs. Elles participent aux « telenovelas » comme à un monde réel. Une interrogée, qui refuse de prendre un rôle, explique que : « Ma vie n'était pas facile non plus. Je ne peux pas supporter un destin si dynamique ». Elle comprend la proposition de prendre un rôle comme celle d'entrer dans une autre vie, dans une deuxième réalité de souffrances. Les interrogées qui acceptent d'entrer dans la « telenovela » seulement comme personnages secondaires ont encore un motif pour ce choix. Ce motif provient de la crise d'auto-appréciation. Les interrogées appellent Rios « garçon » et « pareil à mon fils », mais tout de même elles sentent une distance, une incompatibilité entre le monde des stars latino-américaines et celui du Bulgare ordinaire. Il ne leur semble pas « réalisable » de jouer un grand rôle. Ce respect envers les séries et les acteurs, qui manque dans les réponses du groupe 1, révèle que les gens de plus de 50 ans et surtout les retraités (55 ans et plus) sont les fans les plus actifs des « telenovelas ». Ils ne trouvent pas que les séries soient menteuses. Au contraire, ils ne voient que de la réalité, une réalité dynamique et bien centrée autour des personnages exemplaires et des acteurs, vedettes, porteurs de toutes les vertus de leurs personnages. La question : « Est-ce que Leticia Calderon a vécu un amour pareil à celui qu'elle interprète sur l'écran ? » exprime

un soupçon, mais cherche aussi confirmation de l'espoir que la « telenovela » provient de la réalité, ou que la réalité peut se confondre avec un sujet rêvé. Les spectatrices essaient de passer par cette réalité alternative de la manière la plus active possible : ils lisent les journaux, suivent chaque série sans interruptions, ils racontent des séries entières aux nouveaux spectateurs et ont des discussions animées avec les autres « convertis ». Elles font aussi de la publicité spontanée : « Regardez *Morena Clara* et vous verrez que c'est la meilleure « telenovela » de toutes–! »

Le groupe 5 n'a presque pas de critiques sur les séries. La seule chose qui les énerve c'est la prévisibilité des événements et la naïveté des bons. Mais les côtés attirants l'emportent de beaucoup : « les relations dans des familles différentes », « les beaux vêtements », « les belles vues de Rio, l'atmosphère de fêtes, du carnaval... On voit beaucoup d'endroits superbes. Tu reçois une vaste information sur des régions et des traditions que tu ne connais pas. »

Ce groupe, le plus actif (avec le groupe 6), utilise la fiction latino-américaine pour un portail vers une réalité souhaitée où « il n'y a pas de problèmes » ou bien tous les problèmes ont une solution. On a le désir d'habiter ces endroits. Les interrogées veulent rester sur le territoire latino-américain le plus longtemps possible (voir 7 épisodes l'un après l'autre, commenter, raconter, lire les journaux...). On veut devenir ami avec les Latinos, qui sont plus sympas que les Bulgares – pessimistes. C'est une *résistance active* à la réalité désagréable et à la politique sociale injuste. Les séries remplacent aussi l'attente actuelle pendant le socialisme d'un « futur rayonnant », d'une promesse concrète de récompense dans 170 épisodes. Les retraitées qui ont travaillé pour le « communisme développé » retrouvent le sens de leur vie dans le système centralisé de la « telenovela », parfaitement équilibré entre le bien et le mal.

Tania, la comédienne en retraite, retrouve son métier en s'identifiant aux personnages. De cette manière elle reste toujours active, vivant toujours plusieurs vies et travaillant sur soi-même. Les « telenovelas » satisfont son habitude professionnelle de se retrouver dans le rôle. Pour elle, ainsi que pour les autres, c'est une occupation édifiante et récréative. En regardant une « telenovela » les spectatrices retrouvent leur estime comme personnes sensibles et morales.

Groupe 6: plus de 71 ans

La vie comme une « telenovela »

Ce groupe comprend 3 interrogées : une institutrice en retraite de Roussé, 71 ans ; une vendeuse de fruits secs, 71 ans et une spécialiste du maquillage à l'opéra, en retraite, habitant à Plovdiv, 83 ans.

Ce groupe répète les motivations du groupe précédent pour regarder les séries, mais en même temps il reprend aussi l'expérience de tous les autres groupes – de 1 à 4. Le réalisme continue d'être jugé comme le côté fort des « telenovelas », les comédiens sont adorés autant que par le groupe 5, les « conditions de vie » impressionnent les spectatrices comme dans le groupe 3, et la réalité latino-américaine est jugée beaucoup plus agréable que celle de la Bulgarie.

Les séries sont bonnes parce qu'elles reflètent la réalité même, elles donnent la vérité. Et il n'y a pas de massacres, mais de l'amour. Les comédiens sont bons, ils jouent bien, la musique et la nature dans les séries brésiliennes sont très bonnes, les conditions de vie sont bonnes... C'est pas comme chez nous, là-bas il n'y a pas une telle pauvreté. (institutrice, 71 ans)

Ce dernier groupe, bien que peu nombreux, révèle avoir passé par tous les niveaux de la communication avec le genre. Comme deux représentantes des groupes 1 et 2 (femme, journaliste, 28 ans et comédienne, 32 ans) l'interrogée la plus vieille avoue aussi avoir passé par une *période d'adaptation* aux séries :

Je te dirai la vérité : au début je ne pouvais pas supporter les séries sud-américaines parce que selon moi les acteurs jouent comme nos comédiens bulgares des années 40. C'est un style de jeu ancien. Ils font trop de gestes avec leurs mains, cela m'énervait... Maintenant je me suis habituée. (spécialiste de maquillage, 83 ans)

Le groupe 6 a donc une expérience très synthétique des séries. Il propose un extrait de tous les rapports positifs déjà observés envers les « telenovelas ». Les trois interrogées se lancent à raconter les séries, en voulant partager les moments forts. Elles n'ont pas de critiques, sauf « le jeu avec les mains », et elles regardent même les épisodes diffusés pendant la nuit.

Je me réveille spécialement à 3 h 00 du matin pour regarder *Corpo dourado* parce que ça me fait plaisir. Je sais déjà ce qui va se passer mais il y a de bons moments que je veux voir de nouveau. (institutrice, 71 ans)

Quand la spécialiste de maquillage ne peut pas s'endormir, elle regarde aussi, soit des cassettes vidéos des fêtes familiales, soit des « telenovelas ». Les rapports presque « familiaux » avec les personnages deviennent évidents avec la question que la vendeuse, 71 ans, poserait à Leticia Calderon (Esméralda) :

Si je la rencontre, je vais rayonner de joie, je vais l'embrasser, je vais l'accueillir comme ma propre fille, je vais lui dire qu'elle joue très bien, qu'elle est très bonne, qu'elle est très gentille avec tout le monde! A elle, à Cassandra et à Simplement Maria, je demanderais comment elles vivent, comment elles agissent, est-ce qu'elles ont suffisamment d'argent ? Parce qu'ici en Bulgarie c'est quoi ?! Ma pension est de 57 leva (30 dollars), qu'acheter avec ça ?! Nous voulons aussi vivre comme eux, mais tu vois ce qui se passe en Bulgarie! (vendeuse, 71 ans)

Il est évident que l'interrogée confond les actrices et leurs personnages. La belle vie représentée dans les « novelas » elle l'ajoute à la biographie des interprètes. Le cas des qualités morales est le même : Leticia Calderon est « très bonne et très gentille avec tout le monde », tout comme son personnage généreux. L'institutrice pose déjà ses questions directement aux personnages : à Elena de *Por amor* elle demanderait « où est-ce qu'elle a trouvé toute cette bonté ? ». A Leoncio de *L'Esclave Isaura* elle demanderait « où est-ce que tu as trouvé toute cette méchanceté! ? ». Elle se souvient toujours de « ses yeux terrifiants ». On voit comment les groupes 5 et 6 confondent progressivement personnage et personne réelle, et pensent qu'ils partagent les mêmes caractéristiques émotionnelles et morales. La « telenovela » est pensée vraiment comme « une réalité dans la vie ».

La réalité bulgare est toujours utilisée comme une référence négative par rapport à la réalité présentée par les « telenovelas ». Les interrogées ne doutent pas (même la spécialiste de maquillage, dont la fille habite à Bogota) que les séries représentent la vraie vie en Amérique latine. L'institutrice pense que « la vie là-bas est plus calme ».

Toutes suivent 2 ou 3 séries par jour. *Luz Maria* est la série préférée de 2 de 3 personnes, parce que la plus actuelle, dont l'intrigue les tient

encore sous tension : « la série que je regard actuellement – *Luz Maria* me plaît le plus ». Il est encore une fois évident, que les qualités d'une « telenovela » sont mesurées selon son actualité dans la mémoire émotive du spectateur.

Les interrogées de ce groupe ne cherchent pas dans les « telenovelas » des exemples à imiter. Elles se sentent déjà en dehors de la vie active et ne trouvent pas beaucoup d'occasions pour agir comme un personnage ou comme un autre. « Parfois je vois des exemples à suivre, mais je suis trop vieille déjà – 71 ans! – alors qu'ils sont jeunes. » (vendeuse, 71 ans). « Elena est une mère parfaite! Ella a tout sacrifié pour sa fille, elle a même quitté son mari. Moi je suis une autre, j'ai déjà des petits-fils » (institutrice, 71 ans). Aucune des interrogées n'a choisi un rôle à jouer.

Pour elles la « telenovela » n'est donc pas une réalité qui peut influencer directement leurs vies, mais une réalité parallèle, séparée de la leur, une réalité en soi. Les étudiants du groupe 1 sont très critiques envers le monde représenté par les « telenovelas » puisqu'ils le comparent avec leur monde réel où rien ne se passe de la même manière (comme le signale la journaliste, 28 ans, du groupe 1, déçue par les relations idéalisées dans les séries). Par contre leurs grands-mères comprennent les « telenovelas » comme un monde tout différent de leur mais également possible et réel. Elles croient voir les vraies relations humaines au Pérou pendant le XVIII^{ème} siècle et au Venezuela d'aujourd'hui. A propos de *L'Esclave Isaura* l'institutrice dit que « c'est bien de voir comment était la vie pendant l'esclavage et de la comparer avec la vie d'aujourd'hui. » Elles jugent la vie en Bulgarie extrêmement mauvaise et, par analogie, elles croient que l'endroit du bonheur extrême existe : « J'ai toujours rêvé de me sentir bien. Et voilà les « telenovelas » : richesse, belles relations, beauté. La beauté, j'aime le plus! » (institutrice, 71 ans). L'information sur la vie des acteurs, aussi extravagante et dynamique, leur fait croire que les « telenovelas » sont un reflet d'une réalité connue au moins par les acteurs.

Persuadée que les sujets les plus bouleversants sont tirés de la « vie même », l'institutrice (71 ans) décide d'écrire l'histoire de sa vie pour qu'elle soit filmée par son petit-fils, étudiant en études théâtrales qui déclare pourtant :

J'ai essayé de lui expliquer que je ne vais pas faire de films. Elle ne me croit pas. Elle pense que maintenant que je suis à l'Académie théâtrale, ça veut dire que je vais faire des « telenovelas ». J'ai lu son scénario, c'est presque

tout imaginé, inventé. Dans chaque situation décrite, ma grand-mère souffre à cause de quelqu'un ou de quelque chose. Elle a lu tout ça à une voisine et elle a pleuré. Depuis ce jour-là ma grand-mère a lu ça à toutes les bonnes femmes du quartier. Ma mère et ma tante sont fâchées avec ma grand-mère parce que les voisines pensent que tout ce qu'elle a écrit est vrai et commencent à parler. (homme, 23 ans, étudiant)

Le manuscrit porte la dédicace « Pour mon petit-fils, pour qu'il apprenne quelque chose sur la vie ; de la part de sa grand-mère quand elle ne sera plus vivante ».

La spectatrice de 71 ans pense que, pour elle, il est trop tard pour tirer des leçons des « telenovelas », mais elle veut laisser en héritage une « telenovela » pleine de leçons sur la vie à son petit-fils. C'est-à-dire que le groupe 6 veut instruire, influencer le groupe 1 via les « telenovelas ». Les spectatrices des groupes 5 et 6 se reconnaissent dans les « telenovelas » : pour elles c'est une réalité vécue et pas tellement une fiction pour se reposer (groupe 3) ou dont on se moque (groupe 1). C'est un genre de justice finale, équilibré entre le bien et le mal, un genre sage. L'institutrice réécrit donc sa vie selon ces règles. De cette manière, sa vie prend forme, sens et se transforme en un message sublime pour ses successeurs.

La « telenovela » aide les personnes âgées à mettre en ordre leur expérience, leurs souvenirs d'échecs ou de réussites, leur auto-estimation face à la réalité décevante. Elles ne croient plus à aucun modèle social – communiste, socialiste ou démocratique. Elles ne croient plus qu'il existe un « meilleur futur ». En suivant le discours de la « telenovela », l'institutrice de 71 ans devient auteur de sa vie sans tenir compte de la réalité. C'est une manière de plus (après l'idée de Tania du groupe 5 de s'enfermer à la maison) pour neutraliser la crise sociale et économique et pour compenser le manque de fin heureuse dans la vie réelle.

Nous avons analysé ici les différents modes de perception des séries latino-américaines dans un contexte étranger et les stratégies que le spectateur bulgare utilise pour « créer son propre sens à travers ses connaissances sélectives, en relativisant les thèmes du contenu selon son intérêt »³. Il est devenu évident que les connaissances sociales servent de base pour l'interprétation des spectateurs. Au début notre travail avait souligné le rôle actif du public (« Tous les téléspectateurs se sentent actifs »⁴); ensuite nous avons défini les différentes attentes sociales du

genre observé ainsi que les rôles que les « telenovelas » exerçaient sur l'imaginaire du spectateur pendant les années 90.

On a identifié plusieurs rôles et effets de la « telenovela » dans la vie de ces publics. Les « telenovelas » sont chargées des fonctions *récréatives* dans le quotidien des femmes ; elles diffusent et soutiennent valeurs et qualités morales communes ; elles proposent une vie alternative à la réalité sociale des années 90 (en transformant la tension sociale en tension émotive) et compensatoire (réalisation des fantasmes) ; elles alimentent l'imaginaire des spectateurs en leur proposant des stratégies d'action pour leur quotidien ainsi que des informations géographiques, culturelles et touristiques sur l'Amérique latine. Elles donnent un sens au quotidien des retraités et des personnes demandeurs d'emploi ; sur le territoire de la fiction latino-américaine les spectateurs retrouvent un espace personnel, privé, où ils peuvent communiquer (ou *autocommiquer* d'après la notion de Yuri Lotman⁵) avec leur propre système des valeurs, réaffirmer leur sensibilité et leurs goûts artistiques.

Tous les spectateurs (même ceux du groupe 1 qui déclarent être loin de chaque identification) perçoivent l'identification au monde des « telenovelas » comme une forme de *résistance active* à la réalité désagréable des années 90. Il est évident que les spectateurs plus âgés accordent plus de pouvoir au texte. Les séries sont considérées comme un concentré d'expériences de vie, proches de la vie difficile du public.

S'il est vrai que « les spectateurs ne sont pas consommateurs passifs mais [qu'] ils re-élaborent activement les matériaux qu'ils tiennent à leur disposition »⁶, pour autant « les audiences ne voient pas seulement ce qu'ils veulent voir, parce que chaque message (ou programme) est une construction (...) qui contient des mécanismes pour promouvoir certaines significations et en supprimer d'autres »⁷. Les significations proposées par le genre latino-américain sont *activement* critiquées, approuvées ou rejetées. Le spectateur exprime son individualité en définissant catégoriquement son rapport (manière de communication) au produit télévisuel. Ainsi nous avons observé différents contrats entre texte et lecteur : rôles nettement antagoniques que les « telenovelas » jouent dans la vie des jeunes gens (groupe 1) et des personnes plus âgées.

NOTES

- ¹ ANG, I. « Culture et communication. Pour une critique ethnographique de la consommation des médias dans le système médiatique transnational », in *Hermès*, 11-12, 1992, p. 78.
- ² LIEBES, T. « A propos de la participation du téléspectateur », in *Réseaux*, 64/1994, p. 95.
- ³ BORELLI, S.E. « Los generos ficcionales en las telenovelas brasileñas », in VERON, E. y CHAUVEL, L. (comps.). *Telenovela. Ficción popular y mutaciones culturales*. Gedisa, Barcelona, 1997, p. 169.
- ⁴ DA SILVA, J. M. « Le réalisme et la fiction de la télévision brésilienne », in *Cahiers de l'imaginaire: Anthropologies brésiliennes*, 13/1995, p. 63.
- ⁵ LOTMAN, Y. « Za dvata modela na komunikatsia v sistemata na kulturata », in *Kultura i informatsia*, Nauka i Izkustvo, Sofia, 1992, pp. 74-93.
- ⁶ BUONANNO, M. *Identidad y contenidos sociales*, Gedisa, Barcelona, 1999, p. 46.
- ⁷ MORLEY, D. *Television audiences and cultural studies*, Routledge, London, 1993, p. 21.

REFERENCES

- BALDWIN, K. «Montezuma's revenge. Reading *Los ricos también lloran* in Russia », in *To be continued... Soap operas around the World*, Edited by ALLEN, R.C., Routledge, London and New York, 1995
- LEENHARDT, J., KALFON, P. *Les Amériques latines en France*. Découvertes, Gallimard, 1992
- LIVINGSTONE, S., LUNT, P. K. « Un public actif, un téléspectateur critique », in *Hermès*, 11-12, 1992, pp. 145-157
- MARTIN-BARBERO, J.; MUNOS, S. (coordinadores). *Televisión y melodrama*, Tercer Mundo Editores, Bogotá, 1992
- MONSIVAIS, C. *Aires de familia. Cultura y sociedad en América Latina*, Anagrama, Barcelona, 2000
- OROZ, S. *Melodrama. O cinema de lagrimas da América Latina*, Funarte, Rio de Janeiro, 1999
- PASQUIER, D. *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Editions de la MSH, Paris, 1999
- SARLO, B. *El imperio de los sentimientos*, Catalogos Editoria, Buenos Aires, 1985